



Le psychodrame s'invite sur les planches



Le deuxième jour de la 17^e édition du Festival national du théâtre professionnel a été marqué par une exploration profonde de la psyché humaine. La dramaturgie psychologique, ou «psychodrame», s'est imposée comme un fil conducteur dans les différentes représentations, chacune dévoilant des aspects intimes et bouleversants de l'expérience humaine.

La pièce Le Diplomate...en a trop fait, présentée par le Théâtre régional de Djelfa, plonge dans les méandres de la peur et de ses effets dévastateurs sur l'individu, traités avec une habileté qui oscille entre tension et humour, mais toujours avec une grande justesse.

À travers Schizophrénie tridimensionnelle, le Théâtre régional de Laghouat creuse dans le déni et les luttes internes des personnes souffrant de troubles mentaux, offrant une vision psychologique poignante des personnages.

Enfin, la représentation hors compétition Le Prisonnier n°33 capte l'attention par son regard acéré sur les conflits psychologiques, inspirés directement par l'histoire nationale, rappelant les lourds fardeaux du passé.

C'est dans cette richesse de diversité émotionnelle et de réflexions intimes sur l'âme humaine que le deuxième jour du festival a captivé, interrogé et ému son public.



La «Schizophrénie en trois dimensions» :

Entre audace psychologique et maladresses linguistiques



Présentée sur les planches du Théâtre National Mahieddine Bachtarzi, *Schizophrénie en trois dimensions*, texte de Akram Atma et mise en scène et scénographie de Zerouk Nakaa, a plongé les spectateurs dans l'univers tourmenté d'un hôpital psychiatrique. Si la pièce a su capter l'attention par son intensité dramatique et l'interprétation remarquable de son jeune acteur principal, Tahar Ben Safieddine, elle n'a pas échappé aux critiques, tant sur le fond que sur la forme.

Jouée en arabe classique, la pièce montée par le théâtre régional de Laghouat, a suscité des débats animés parmi les spécialistes présents. Plusieurs intervenants ont regretté les erreurs répétées dans la maîtrise de la langue, qui, selon eux, ont perturbé la fluidité des dialogues et affaibli l'impact de certaines scènes clés. Ce choix linguistique ambitieux a néanmoins divisé le public : devait-on privilégier la précision du dialecte ou oser la noblesse de l'arabe classique malgré ses écueils ?

Le piège des sentiers freudiens

Sur le plan narratif, le texte de la pièce, bien que riche en symbolisme, a été critiqué pour son enfermement dans les «chemins freudiens classiques», selon certains spécialistes du 4^e art présents au débat qui a suivi la pièce à l'espace M'hamed Benguettaf du TNA. L'exploration des méandres de la psyché humaine et des conflits intérieurs des personnages, bien que fascinante, a laissé peu de place à des interprétations novatrices.

Akram Atma, auteur de la pièce, présent au débat, s'est défendu en affirmant que le psychodrame, par nature, impose des contraintes narratives exigeantes. Selon lui, «il vaut mieux s'enfermer dans la boîte que de s'aventurer en dehors.» Pour Atma, le défi véritable réside dans l'art de suivre les chemins classiques sans trébucher. «L'innovation, bien qu'essentielle, facilite les choses ; en revanche, suivre des sentiers tracés requiert une discipline rigoureuse.»

Au-delà des controverses, l'interprétation de Tahar Ben Safieddine a unanimement impressionné. Portant sur ses épaules le rôle complexe d'un schizophrène en quête de liberté, le jeune acteur a su captiver par sa gestuelle maîtrisée et son intensité émotionnelle. Son jeu a transcendé les failles linguistiques et narratives, offrant aux spectateurs une immersion poignante dans les dilemmes existentiels de son personnage.

Un théâtre qui ose, malgré tout

Schizophrénie en trois dimensions n'est pas sans défauts, mais elle témoigne d'un théâtre algérien qui continue d'oser, d'expérimenter et de provoquer le débat. La pièce a surtout permis à de jeunes premiers de montrer tout leur talent.



Si l'arabe classique a montré ses limites dans ce contexte, il reste un terrain à explorer pour ceux qui osent relever le défi. Quant aux sentiers classiques de la psychanalyse, ils rappellent que le théâtre, parfois, trouve sa force dans les contraintes mêmes qu'il impose.



«Le diplomate zouwedha», pièce du Théâtre régional de Djelfa

Une valse-hésitation



La grande salle de spectacles Mustapha-Kateb du Théâtre national algérien Mahieddine-Bachtarzi a accueilli, dimanche 22 décembre à 20h, la représentation de la pièce « Le Diplomate zouwedha », dans le cadre de la compétition du 17^e Festival national du théâtre professionnel d'Alger (FNTF), qui se tient jusqu'au 30 décembre au TNA.

Produite par le Théâtre régional Ahmed- Ben Bouzid de Djelfa, cette œuvre est mise en scène par Khaled Ouanouki d'après deux textes de l'écrivain et dramaturge russe Anton Tchekhov. La dramaturgie de la pièce a été confiée à l'universitaire Brahim Noual, tandis qu'Ahmed Rezzak a conçu la scénographie. Cette pièce plonge dans l'exploration du thème du complexe de la

peur, une peur paralysante qui empêche l'individu de percevoir la beauté du monde et de se libérer de ses entraves. Au-delà du thème central, elle propose une réflexion sur l'amitié, l'amour, la quête du bien et de la beauté, éléments essentiels de l'existence humaine qu'il ne faut pas laisser détruire par la négativité engendrée par la peur et l'hésitation.

Le spectacle s'intéresse à un personnage pris dans un dilemme existentiel, un individu qui vit deux événements consécutifs, chacun se déroulant dans un lieu différent. Ces événements illustrent son conflit intérieur entre le désir de prendre une décision et l'hésitation qui l'empêche de passer à l'action. Incapable de transmettre et de communiquer ce qu'il ressent,

il est pris dans l'immobilisme, dans une peur qui l'empêche de confronter la réalité. Ce personnage devient ainsi le reflet de l'éternel tiraillement entre l'inaction et le désir du monde. Trop diplomate, trop conciliant, il se retrouve dans une situation où même les vies humaines en jeu ne parviennent pas à le pousser à l'action.

Il convient de rappeler que « Le Diplomate zouwedha », qui a été interprété par les comédiens Mohamed Amer, Kamel Ouanouki, Kamel Djelfaoui et Khaled Bellahrèche, a participé, en mai dernier, à la 42^e édition du Festival international de théâtre Melikhovskaya Vesna (« Le printemps de Melikhovo »), en Russie, à Tchekhov, une ville si-

tuée à 70 km de Moscou, dédiée à la mémoire du dramaturge.

Khaled Ouanouki, metteur en scène

Raconter l'irrationalité de la peur

Parlez-nous de votre choix du thème de la peur...

La pièce repose sur deux nouvelles du dramaturge russe Anton Tchekhov, qui abordent le thème de la peur sous deux angles complémentaires : la peur de l'autre et la peur pour l'autre. Cette dualité est au cœur de la condition humaine. Nous, Algériens, avons nos angoisses. Nous vivons souvent dans la peur de l'avenir, de ce que nous mangeons, buvons, de ce que nous portons ou encore de l'endroit où nous allons. Ces peurs, parfois invisibles, sont souvent irrationnelles, mais elles façonnent néanmoins notre quotidien. Comme le dit Tchekhov lui-même, la peur n'existe pas intrinsèquement ; elle est une construction de l'esprit humain. Le romancier brésilien Paulo Coelho résume bien cette idée lorsqu'il dit que la peur ne t'empêchera pas de mourir, elle t'empêche de vivre. La peur est donc un obstacle qui nous prive de nombreux plaisirs de la vie, qu'il s'agisse de l'amour, de la joie ou de la liberté d'exister pleinement. Dans

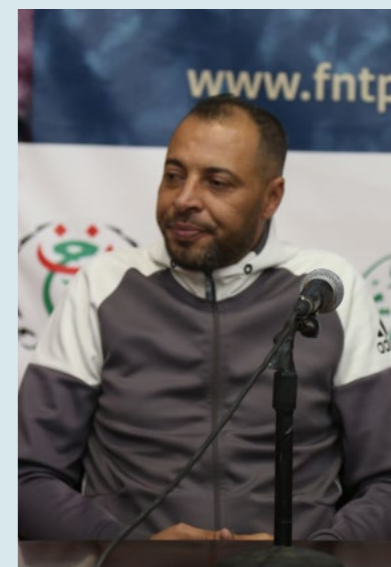
notre pièce, nous avons essayé de poser cette idée sans fournir de réponses toutes faites. Nous avons laissé cette réflexion ouverte, afin que le public puisse y trouver ses propres interprétations.

Pourquoi avoir combiné deux histoires en une seule pièce ?

La fusion de ces deux récits en une seule est née d'une réflexion créative. C'est une expérience. En tant que comédien, j'ai joué dans les deux pièces séparément, et je sentais qu'il y avait une complémentarité entre elles, un fil conducteur qui les reliait. J'ai eu ensuite l'opportunité de le faire et de concrétiser cette idée qui mûrissait en moi depuis des années.

Pourriez-vous revenir sur votre vision artistique pour ce spectacle ?

Le spectacle que nous avons conçu utilise le concept du « théâtre dans le théâtre », et met en scène quatre jeunes acteurs autour de l'univers de Tchekhov, dans un cadre qui mélange différentes temporalités et es-



paces. Nous avons introduit des interférences comiques entre les personnages, créant ainsi des tensions qui découlent de leurs oppositions et de leurs dualités. Chaque duo de personnages semble chercher à annihiler l'autre. L'idée aussi est de tenter de briser la monotonie souvent associée à l'œuvre de Tchekhov, qui peut parfois sembler pesante en raison de la profondeur de ses thèmes psychologiques. C'est une manière de rendre son œuvre plus accessible.



Le Prisonnier 33 » présenté en hors compétition

L'âme face à ses barreaux



Le monodrame « Le Prisonnier 33 » adapté et mis en scène par Badis Farah et produit par l'association Odyssa des arts audiovisuels de Laghouat a été présenté le 22 décembre 2024, en hors compétition au 17^e Festival national du théâtre professionnel (Fntp). Cette pièce interroge les véritables frontières de la liberté et explore les prisons invisibles de l'esprit humain.

Présentée à la salle de l'ex-Casino du Théâtre municipal d'Alger-Centre, cette adaptation de l'œuvre « EL-Sadjine » d'Amal El Kardafani, interprétée par Mokhtar Zaïtari, plonge immédiatement le spectateur dans un drame social. L'histoire s'articule autour du destin brisé d'un jeune homme, victime d'une tragédie de circonstance, présent par hasard sur les lieux où un homme s'immole, il se retrouve accusé à tort de meurtre. Des témoignages falsifiés scellent son sort, le condamnant à une peine injuste et l'enfermant dans une cellule où il devra affronter bien plus que des murs.

À travers les monologues du personnage, il apparaît que les véritables prisons ne sont pas faites de murs et de barreaux, mais résident dans l'esprit et l'âme humaine. La peur, les doutes, les regrets, les conventions sociales et les traditions étouffantes deviennent autant de chaînes invisibles qui entravent la liberté de l'homme. Mokhtar Zaïtari parvient à faire vivre un éventail d'émotions, alternant entre un profond chagrin et une joie éphémère.

La scénographie, signée par le comédien lui-même, se distingue par son minimalisme volontaire, accentuant ainsi l'atmosphère oppressante de l'histoire. Le choix d'un espace sombre et dépouillé, où un simple matelas poussiéreux suffit à évoquer l'univers carcéral, met en lumière la solitude et l'enfermement psychologique du personnage.

Au-delà du drame judiciaire, la pièce explore des thèmes universels : la solitude, le poids du passé, la peur de l'avenir et la quête de sens dans un monde complexe.

